

Il y a nécessité à décoder le mécanisme de la violence collective. Pour démonter cet engrenage, il faut passer d'une dent à l'autre en osant ralentir le rythme du temps pour arriver au drame.

muni à distance au moyen de tutoriels censés impressionner son public. Bricoleur ingénieux, il se filme donc à heures fixes pour démontrer comment fabriquer un fumigène de fortune ou construire un patator, sorte de bazooka domestique capable d'utiliser des pommes de terre comme projectiles. Tout en se réfugiant dans cette forme de solitude, Frisko ne peut s'empêcher de chercher le regard des autres pour exister. Il assume ce risque d'être exclu du groupe en restant incompris. A. Julémont admet volontiers avoir pris plaisir à présenter ainsi, comme une sorte de double de lui-même, un être un peu à part qui accepte d'assumer sa singularité en criant à sa manière *Regardez-moi!*

La rencontre fortuite avec Lila, élève du degré supérieur, va permettre à l'ado solitaire, tout en s'affirmant de manière très particulière en *je*, d'ouvrir la voie vers une communication équilibrée tendant vers le *nous*. Le fait d'ouvrir le champ de l'imaginaire par sa présentation en cow-boy débonnaire permettra à la jeune fille plus âgée d'identifier en lui une forme d'innocence. Cette sincérité va lui donner l'envie d'entrer en confiance dans le jeu proposé. Pour la proche soirée dansante, si Frisko accepte d'être son cavalier, en indienne elle sera son amie de cœur. Cette plongée réciproque dans une forme de jeu de rôle et de thématique de l'ordre de l'enfance leur permet de se rencontrer et de créer aussitôt une alliance, un peu comme s'ils avaient soudain découvert un code d'accès. Se référant à des rituels liés à un archétype, ils osent partager ces jeux de passage enfantins censés les faire grandir. C'est à la naissance d'une histoire d'amour que nous assistons avant que le drame n'éclate.

Sur le plateau, créer en commun, une folle envie ?

Même si le texte de départ n'était qu'un long monologue, une version scénique a été proposée en début de répétitions aux cinq comédiens. A la question de savoir s'il est resté de la place pour de la création collective sur le plateau, l'auteur a répondu : *J'aimerais pouvoir faire de la mise en scène juste à partir de ce qui naît sur les planches mais je*



n'ai pas encore assez confiance en moi. Je veux pourtant qu'il reste de la place pour la création de l'acteur avec des envies de faire des allers et retours entre l'écriture et le plateau. Quelque chose de très libre coexiste pour les acteurs face à mes contraintes de direction.

Complétant sa réponse, en metteur en scène sourcilieux, il attire l'attention sur l'esthétique du jeu. Cinéphile passionné, amateurs de films d'auteurs américains un peu trash, A. Julémont puise nombre de ses références dans le cinéma en imposant un jeu très stylisé. Et d'ajouter : *Jouer, ce n'est pas juste être à l'écoute de l'autre, c'est être dans le canal d'une esthétique particulière.* En toute circonstance, il exige de ses comédiens une émotion réelle et leur demande de ne pas tricher. A tel point que le premier acteur qui jouait le personnage du meneur, souffrant de mal de tête à force de hausser la voix pour exprimer la violence de son personnage, s'est vu contraint d'arrêter de jouer.

Si une minorité n'a pas les clés pour participer à une décision, il y aura blocage. Cela pose la question de la singularité qui consiste à pouvoir exposer sa pensée.

Gérer les tensions, sacrée question !

Entre l'option de création collective et la prise en main par un metteur en scène directif, la voie a-t-elle donc été si difficile à choisir ?

Interrogé sur son expérience de comédien au sein des Vrais majors, compagnie de théâtre de rue, A. Julémont a fourni le témoignage suivant : *Les Vrais majors ont fonctionné longtemps de manière horizontale sur un mode de gestion collective quand nous avions plus de temps à consacrer à notre compagnie. Mais au fur et à mesure de notre professionnalisation, la répartition des tâches a été de plus en plus gérée par une seule personne. Un peu comme pour ma mise en scène actuelle, une somme d'univers qui travaillent ensemble, c'est très riche mais très fatigant à la fois ! Pour savoir quelle proposition retenir, les tensions à gérer se multiplient ! Faire confiance à un médiateur a permis d'apaiser ces*

tensions tout en lui accordant plus de poids et donc de pouvoir. A tel point que pour son prochain spectacle, les Vrais majors ont recruté un metteur en scène apte à prendre les décisions tout en proposant sa propre vision.

Dans les groupes, A. Julémont repère rapidement la personne différente qui va canaliser toutes les tensions. Il pressent que la violence normalisée ne va pas être refusée. Cette attitude est tellement courante qu'il juge nécessaire de mettre le focus là-dessus pour que l'on puisse voir ce qui relève de l'ordre de la perversion quand la loi du plus fort prédomine. C'est pour cela que face à un groupe majoritaire, le *je* singulier doit absolument tenter de se faire entendre pour ne pas être rejeté. Crier ne devrait pas être impératif pour exister.

Loin de se vouloir pédagogique, j'ai envie que ma création soit comme une peinture. Porteuse d'aucun message, elle n'est qu'intuition. Pour revenir à nos jeunes spectateurs, cette profession de foi n'a pas empêché l'élève Cassandra de conclure ainsi son avis de spectatrice : *Malgré une fin un peu brève, la morale que l'auteur a voulu transmettre passe quand même.* A chacun sa lecture. Une interprétation libre reste heureusement toujours possible ! **Jean-Marie Dubetz**